

## 1.1 Pourquoi choisir Taïwan ?

Alors, tu envisages Taïwan. Pas juste comme une escale sympa entre deux vols, mais comme un vrai lieu de vie, le genre où tu poses tes valises pour de bon. Bien. Mais on va tuer le fantasme tout de suite : Taïwan, ce n'est pas une halte exotique pour nomades digitaux incapables de choisir entre Tokyo et Bangkok. C'est une société tranchante, pleine de contradictions, qui récompense ceux qui se préparent et broie les candides.

Économiquement, ce n'est pas une île assoupie. C'est le cœur battant de la chaîne mondiale des hautes technologies. Semi-conducteurs, biotechnologies, énergies vertes : si ça tourne à l'électricité ou à l'ambition, Taïwan est dans le coup. Et TSMC ? Ce n'est pas juste une boîte. C'est une pièce maîtresse sur l'échiquier géopolitique. Les puces qu'ils fabriquent font vivre ton téléphone, ta voiture et probablement la moitié de ton corps si tu portes des objets connectés. L'Occident protège Taïwan non par amour de la démocratie, mais parce que sans ces puces, tout s'arrête.

Astuce de survie : mentionne TSMC dans une candidature, même si tu as découvert son existence la veille. Ça envoie le message que tu sais où tu mets les pieds.

L'avenir de Taïwan est branché sur l'innovation, mais ne compte pas sur une prospérité qui ruisselle jusqu'à tout le monde. L'île vit des exportations et des investissements étrangers, mais les salaires locaux stagnent pendant que le coût de la vie grimpe. Les milliardaires de la tech font la une, pendant que des caissiers à Taipei survivent avec 35 000 NT\$ (environ 1 000 €). Et les loyers suivent la même pente.

Si tu gagnes ton argent à l'étranger, tu vivras bien, mais garde ça pour toi. L'air est chargé : d'un côté, des jeunes Taïwanais qui enchaînent 50 heures par semaine ; de l'autre, des travailleurs à distance qui sirotent des flat white dans les cafés de Da'an avec cinq fois leur revenu. La politesse masque la rancœur. Ne confonds pas les deux. À éviter : te vanter de tes revenus. Tu perdras le respect plus vite que tu ne peux dire "travailleur nomade".

Côté incitations, le programme "Gold Card" existe vraiment, et il est puissant. Trois ans de résidence, permis de travail ouvert, avantages fiscaux et le droit de dire "non merci" aux employeurs toxiques. Mais ce n'est pas distribué comme des flyers : il faut prouver ta valeur, hauts revenus, compétences rares ou réalisations documentées. Un profil LinkedIn plein de vent ? Laisse tomber.

Pour situer : le salaire médian à Taipei tourne autour de 42 000 NT\$. Kaohsiung et Taichung sont en dessous. Un studio correct à Taipei ? Compte 18 000 NT\$. Charges, nourriture, transport, assurance santé... L'équation ne fonctionne que si tu bosses dans la tech, l'enseignement, ou à distance. Dans l'hôtellerie, c'est l'enfer. Les retraités peuvent s'en sortir, mais avec des économies et peu d'attentes.

Conseil d'initié : à Hsinchu, les salaires tech sont plus élevés qu'à Taipei, et le coût de la vie plus bas. L'air est moins sain, mais ton compte en banque ne s'en plaindra pas.

Taiwan est connue pour son éthique de travail, et ce n'est pas un compliment. Le terme 加班 (jiābān) veut dire "heures sup", mais en réalité, c'est du théâtre de loyauté non payé. Finir à 18h ? Très bien. Mais reste jusqu'à 20h pour montrer que tu es un "joueur d'équipe". Les étrangers sont parfois épargnés, mais ne tente pas trop la chance.

Les startups et les boîtes internationales sont plus souples : horaires légers, vrais congés maladie, parfois télétravail. Mais dans les entreprises locales, la hiérarchie est reine. Ton patron parle, tu acquiesces. Tu parles, il acquiesce, puis ignore. Le feedback est indirect, emballé dans la politesse, plein de sous-texte.

Règle tacite : quitter le bureau avant ton supérieur = suicide social. Calcule ta sortie ou prépare-toi au regard noir de l'open space.

Et pourtant, Taiwan n'a rien d'une dystopie. C'est l'un des pays les plus sûrs au monde. Criminalité violente ? Quasi inexistante. Tu peux laisser ton ordinateur sur la table d'un café, partir, revenir 20 minutes plus tard, il sera toujours là. Le système d'assurance santé nationale (NHI) est efficace, abordable, et étonnamment bon, même pour les étrangers. Oublie les consultations à 60 € et les listes d'attente sans fin : ici, c'est 200 NT\$ et tu es dehors en dix minutes.

Les écoles ? Compétitives, parfois brutales. Les bons scores PISA se paient cher : cours du soir jusqu'à 22h, burn-out avant l'âge adulte. Pas idéal pour des enfants expats, sauf si tu vises l'international, et là, c'est frais de scolarité salés. Liberté de la presse ?

Correcte, mais orientée. Chaque média a son agenda. Lis toujours entre les lignes. Le climat ? Humide. Écrasant de mai à septembre. Les typhons frappent les côtes. Les séismes te réveillent parfois la nuit. L'air à Kaohsiung et Taichung ? Disons "fumée industrielle". Mais hors des villes : montagnes, forêts, sources chaudes, plages du Pacifique, à deux heures maximum. Taiwan ne se contente pas de t'offrir des échappées... il te défie de ne pas en profiter.

Autre point fort : la connectivité. Le train à grande vitesse avale l'île en un éclair. Les métros sont impeccables et intuitifs. Les bus desservent les coins reculés. Les scooters sont partout, anarchiques, mais redoutablement efficaces une fois le coup pris. Internet? Parmi les plus rapides au monde, même dans les villages de montagne.

Astuce de survie : prends une EasyCard dès ton premier jour. Elle sert pour le métro, les bus, les trains, les achats en supérette, et même certains distributeurs automatiques.

Côté légal, Taïwan est strict mais juste. L'immigration est bien organisée, et la Gold Card ouvre de vraies portes. Mais pas de main tenue : les formulaires sont souvent en mandarin, et l'administration prend son temps. Une fois dans le système, ça roule, visas, numéro fiscal, banque, à condition de suivre les étapes.

Ne compte pas sur la double nationalité : Taïwan est inflexible. Et si tu fuis un conflit ou un régime autoritaire, n'espère pas un accueil automatique : la politique d'asile est polie mais quasi inexistante.

Règle tacite : un sourire ici ne veut pas dire "oui". Souvent, c'est "non, mais je suis trop poli pour le dire". Apprends à entendre ce qui n'est pas dit.

Alors, pourquoi choisir Taïwan ? Parce que ça fonctionne. Parce que c'est sûr. Parce que le pays assume ses failles. On ne te maternera pas. On te mettra à l'épreuve, on t'accueillera, on te tolérera, et parfois, on te laissera perplexe. Mais si tu veux un endroit où construire quelque chose de réel, et où tu n'es pas qu'un portefeuille ambulancier, Taïwan t'attend.

Et peu importe si tu es prêt. Ce qui compte, c'est si tu es sérieux.

## 1.2 Ce qui t'attend vraiment sur place

Tu as atterri. L'adrénaline retombe, et la réalité prend la place : Taïwan fonctionne, mais pas vite. Pas pour toi, en tout cas. La machine tourne, mais elle est enveloppée de formalités, de réponses indirectes, et d'une langue que tu ne maîtrises pas. Si pour toi "efficacité" rime avec "immédiat", accroche-toi.

Première leçon : même quand tout roule, ça ne va jamais vite. La fameuse "Gold Card"? Elle existe, oui, mais l'attente peut durer de trois semaines à deux mois selon ton profil. Si ton CV hurle "cadre tech de haut vol", tu passeras vite. Si un seul fonctionnaire fronce les sourcils sur ton dossier, prévois des délais. Ils ne t'ignorent pas : ils sont juste perplexes... en silence.

Vient ensuite l'ARC, l'Alien Resident Certificate. C'est ton existence légale. Sans lui, tu n'es qu'un touriste. Avec, tu peux ouvrir un compte en banque, avoir Internet, rejoindre l'assurance santé. Traitement théorique : deux à quatre semaines après ton arrivée. En pratique ? Ça dépend du guichet, de la succursale, de la météo... et du tampon exact sur ton contrat de location.

À éviter : arriver à l'immigration sans copies papier. Même si tu as tout envoyé en ligne. Ici, on vit encore au rythme des tampons et du papier glacé.

Les comptes bancaires, c'est pile ou face. Avec un ARC et une facture à ton nom, tu ressors avec ta carte le jour même. Sans ça ? Deux semaines ou plus. Certaines banques veulent une référence locale. D'autres se contentent d'un sourire et d'un profil bas. CTBC est plutôt ouverte aux étrangers. Chunghwa Post, beaucoup moins.

Et l'assurance santé NHI ? La perle du système : universelle, peu chère, efficace. Mais si tu n'es pas employé localement, tu attends six mois. Pendant ce temps : paiement de ta poche ou assurance privée. Ne tombe pas malade trop tôt. Ou alors, ça te forcera à comprendre le système plus vite.

Astuce de survie : prends une assurance privée avant de débarquer. Même basique, elle te sauvera si le tofu puant d'un stand de rue t'envoie aux urgences.

Les chiffres, maintenant. Un télétravailleur tech à 120 000 NT\$/mois vit bien : logement, santé, nourriture, transport... et épargne en prime. Un prof d'anglais à 65 000 NT\$ ? C'est serré, surtout à Taipei. Une fois le loyer (18 000 NT\$), les charges (2 000 NT\$), la bouffe (10 000 NT\$), le transport (1 500 NT\$) et la NHI (1 500 NT\$) payés, il ne reste rien pour les extras.

Les retraités et étudiants survivent plus qu'ils ne prospèrent. Un retraité à revenu fixe doit éviter Taipei. Vise le sud ou la campagne. Étudiant ? Apprends à cuisiner, oublie les snacks importés, habitue-toi au riz. Nomades digitaux ? Tout dépend de ton créneau : les développeurs roulent, les auteurs rament, les coachs flottent entre les deux. Règle tacite : peu importe ton revenu, tôt ou tard, tu penseras en NT\$ et tu suivras le prix des œufs comme un local. L'inflation frappe en douce.

Côté impôts, prépare-toi : 18 % la première moitié de l'année (183 jours), puis 5 à 6 % selon tes revenus. Tu récupéreras une partie au moment de la régularisation... si tu declares correctement, dans les délais, et en personne. Les portails en ligne existent, mais ne compte pas trop sur leur anglais.

Loyers : Taipei grimpe comme la moisissure en été. Les villes du sud (Kaohsiung, Tainan, Taichung) sont plus abordables, mais tu y perds en confort et en signalisation en anglais. C'est selon ta tolérance à la friction.

Et de la friction, il y en aura. L'administration est efficace à sa manière, mais pas fluide. Formulaire en mandarin, traductions officieuses parfois, agents serviables ou... vexés que tu aies osé demander de l'aide. Apostilles obligatoires pour mariage, naissance, divorce (sauf si tu es Américain, merci l'absence de Convention de La Haye). Presque tout exige ta présence physique. Oublie les notaires en ligne.

Conseil d'initié : pour légaliser ou traduire un document, vise la section consulaire du bureau TECO le matin. L'après-midi, l'humeur se dégrade.

Le choc culturel arrive vite. Ici, éviter le conflit est un art. "Non" veut rarement dire "non" : c'est "plus tard", "à voir", ou "sourire et ignorer". La communication est polie, indirecte, codée. Si tu es du genre franc, baisse le volume. Ton sarcasme ? Pas compris... ou pris au pied de la lettre.

Au travail, c'est pareil. Hiérarchie rigide... mais après quelques verres, tes collègues peuvent finir en duo de karaoké. L'écart entre le formel et l'informel est un champ de mines. Observe, adapte-toi, et tu seras intégré, lentement.

À éviter : faire perdre la face à quelqu'un en public. Corrige discrètement, ou mieux : règle le problème seul. Ils le verront et t'en seront reconnaissants.

Les dépenses invisibles piquent : deux mois de dépôt de garantie, charges parfois hors loyer, Wi-Fi, gaz, électricité, sacs poubelle (oui, ils sont payants). La NHI ne couvre pas tout : dentaire, psy, chambres confort, à tes frais. Traductions, apostilles, notaires... tout s'additionne. Les retraits aux DAB avec une carte étrangère ? Ça saigne.

Tu apprendras. Tu t'adapteras. Mais tu paieras ta formation en temps, en argent, ou en erreurs.

L'intégration ne se fait pas en un mois. À Taipei, la bulle expat existe. Tu peux vivre sans parler mandarin, mais tu ne connecteras pas. Les locaux mettent du temps à faire confiance, mais une fois le lien créé, il est solide. Dans les petites villes, on te fixera d'abord, puis on t'aidera... et on t'invitera à dîner si tu ne fais pas peur.

Envie d'aller plus vite ? Inscris-toi à un club de randonnée, un échange linguistique, un sport. Ici, la société tourne autour des routines partagées, pas des rencontres spontanées.

Règle tacite : la personne distante au début pourrait être celle qui te sortira d'un pétrin six mois plus tard. Ta présence régulière forge la confiance.

Alors, que faut-il attendre concrètement ? Des délais, oui. Des malentendus, forcément. Des frais imprévus. Des règles que tu ne soupçonnais pas. Mais aussi : de l'ordre, des rues propres, des nuits calmes, des élans de générosité, et des systèmes qui, une fois compris, deviennent d'une fiabilité redoutable.

Taïwan n'est pas le chaos. C'est une machine. Mais ne compte pas sur elle pour t'expliquer comment elle marche. Apprends les rouages. Ou reste sur le bord de la route.

### 1.3 Aperçu culturel express

Avant même de balbutier ton premier mot de mandarin ou de signer un bail, tu vas devoir apprendre une autre langue : le code culturel taïwanais. Il est discret, à plusieurs couches, et ne s'accompagne pas de sous-titres. Tu vas rater des signaux au début. C'est normal. Mais si tu les ignores trop longtemps, tu vas te cogner contre des murs invisibles.

On commence par les valeurs. Taïwan est confucéen dans l'âme, respect, harmonie, éducation, mais habillé à la mode du XXI<sup>e</sup> siècle. Oui, les jeunes se teignent les cheveux et défilent sur Instagram. Mais le courant de fond reste puissant : connais ta place, évite de secouer le bateau, pense au groupe avant toi-même. Ici, tu n'es pas juste "toi", tu fais partie du décor.

La confiance envers les institutions est étonnamment forte. Les gens respectent les règles. Ils font la queue. Ils paient leurs impôts. Ils croient au service public, et, miracle, ça marche souvent. Mais ne confonds pas ordre public et chaleur humaine. La politesse est la norme. L'inclusion, non. On t'accueillera... à distance. Tu es intéressant, exotique. Mais pas encore "des leurs".

Règle tacite : un sourire veut dire "on t'a vu", pas "on est amis". L'inclusion se gagne sur des mois, pas autour d'un verre.

La communication taïwanaise est un art de lire entre les lignes. Si on te dit "peut-être", c'est souvent "non". "On verra" = refus poli. Et le silence ? Ce n'est pas un malaise, c'est du respect. On te laisse de l'espace, on réfléchit, ou on évite une gêne. Le ton, le langage corporel, le contexte comptent plus que les mots. Ici, la franchise brutale ne paie pas.

Tu remarqueras les hochements de tête, subtils, réguliers. Le contact visuel avec les aînés est limité. Les émotions en public sont rares. Même les disputes se font à voix basse, en privé, jamais à table. Hausser le ton, c'est perdre bien plus qu'un débat : c'est perdre la pièce entière.

À éviter : la confrontation publique. Toi, tu te sentiras juste dans ton bon droit. Eux, ils seront gênés, et tu te retrouveras mis à l'écart, doucement mais sûrement.

La famille reste le centre gravitationnel. Le respect des aînés n'est pas un slogan : c'est le quotidien. Les enfants adultes prennent soin de leurs parents âgés. Les foyers multigénérationnels sont fréquents. Envoyer mamie en maison de retraite ? Pour beaucoup, c'est impensable. On ne t'attendra pas là-dessus, mais comprendre cette logique t'aidera à décoder bien des situations, de la répartition des places à table aux choix immobiliers.

Les rôles de genre évoluent... lentement. À Taipei, tu croiseras des femmes carriéristes, des couples queer, une atmosphère "chacun sa vie". Mais hors des villes, les modèles traditionnels dominant : l'homme pourvoit, la femme s'occupe. Les droits LGBTQ+ sont avancés légalement, mariage inclus, mais l'acceptation sociale reste variable. Entre un quartier branché et une bourgade conservatrice, il n'y a parfois qu'une station de métro.

Conseil d'initié : ne confonds pas tolérance et compréhension. Avoir des droits ne signifie pas être pleinement visible en dehors des grandes villes.

Le service militaire ? Toujours obligatoire pour les hommes, même si raccourci. Plus un rituel qu'un entraînement. Mais il marque les esprits : discipline, hiérarchie, priorité au groupe. Ça se ressent au travail, à l'école, même dans les sorties entre amis. Les ordres s'exécutent. Les rôles s'acceptent. La différence n'est pas célébrée : elle est poliment ignorée.

La fracture urbain-rural est nette. Taipei, Taichung, Kaohsiung ? Cosmopolites, connectées, multilingues. Les gens ont l'habitude des étrangers. Menus en anglais, tatouages et excentricités tolérés, parfois même à la mode. Mais dès que tu t'éloignes, c'est un autre monde : plus conservateur, plus curieux, plus prudent. L'anglais disparaît. Tu deviens plus visible. Mais si tu t'intègres, c'est souvent plus profond.

Astuce de survie : à la campagne, la routine est ton passeport. Va au même café, à la même boutique, au même cours... et les portes s'ouvriront.

Les infrastructures, l'emploi, la santé... tout se concentre à l'ouest. Les meilleures écoles, hôpitaux et salaires y sont. L'est, surtout les zones indigènes, accuse un retard. Mais ça veut aussi dire moins d'expats, plus de chances de te démarquer, ou de te fondre, selon ton but.

Le calendrier culturel est chargé. Le Nouvel An lunaire n'est pas qu'un jour férié, c'est une remise à zéro nationale. Les rues se vident, les temples se remplissent, les pétards claquent dès l'aube. Le festival des bateaux-dragons transforme les rivières en champs de bataille d'honneur et de sueur. L'automne se fête avec des mooncakes et des barbecues qui envahissent les trottoirs. Rien de "folklorique" pour touristes : c'est brut, vivant, inscrit dans le rythme local.

Et puis, il y a le ciment social : les marchés de nuit. Un mélange de cirque, de cuisine et de commérages. On mange debout. On marchande. On croise ses voisins. Pour les locaux, ce n'est pas juste un repas : c'est un rituel. Les fêtes de temple, elles, mélangent religion, politique, fierté communautaire. Tambours, encens, pétards : c'est le pouls vivant de l'île.

Règle tacite : si on t'invite à un événement de temple, va. Ce n'est pas une question de croyance. C'est une question de présence.

Les loisirs ? Le baseball est une obsession nationale. Le basket suit de près. Et les e-sports ? Quasi une religion pour les moins de 30 ans. Pas besoin de comprendre toutes les règles : choisis une équipe, retiens un chant, crie avec les autres. L'appartenance naît dans le bruit.

Côté célébrités, oublie Hollywood : ici, ce sont les animateurs télé, les idoles pop, les YouTubeurs et influenceurs food qui comptent. Les mêmes noms circulent dans les taxis, aux dîners de famille, dans les conversations d'étudiants. La célébrité se construit sur la sympathie, pas sur le scandale.

Et enfin, les rituels quotidiens. L'ombrelle est sacrée, contre le soleil comme la pluie. Ne laisse pas couler d'eau sur le sol. Ne bloque pas une entrée. Les chaussures restent dehors. Les cadeaux se donnent emballés, avec les deux mains, et rarement ouverts sur-le-champ. On refuse trois fois avant d'accepter un compliment ou un second service. Et si quelqu'un te tend quelque chose à deux mains, prends-le comme si c'était important. Parce que ça l'est.

Taïwan ne clame pas son identité. Elle la murmure, dans ses rituels, ses gestes, ses silences. S'intégrer ici, ce n'est pas "s'adapter" à l'occidentale. C'est écouter plus longtemps, parler plus doucement, et ne rien prendre au pied de la lettre. Fais ça... et l'île commencera à te répondre.

## 1.4 Environnement politique et libertés

Si tu viens d'une démocratie occidentale, Taïwan va te sembler étrangement familier... jusqu'au moment où ça ne le sera plus. Les rituels électoraux, la liberté de la presse, les manif dans la rue ? Présents. Mais gratte un peu et tu trouveras un système politique marqué par des traumatismes historiques, une identité encore en chantier, et l'ombre menaçante d'un voisin qui nie ton existence même.

Taïwan est une république démocratique, pas "en voie de", pas "à moitié" : pleinement et sans excuses. Tous les quatre ans, on élit le président dans un scrutin national à forte participation et fort enjeu. C'est bruyant, désordonné, authentique. Et non, Pékin n'a pas son mot à dire, même s'il essaie. Affiches géantes, discours en pleine rue, cortèges de candidats hurlant dans des mégaphones vissés sur des camionnettes : ici, la démocratie a du volume.

Conseil d'initié : si tu es là pendant la campagne, évite les débats politiques avec les locaux, sauf si tu sais exactement à qui tu parles. Les camps sont tranchés. Des familles entières se divisent sur la ligne du parti.

Les deux grands acteurs : le DPP (Democratic Progressive Party), plutôt pro-indépendance, et le KMT (Kuomintang), historiquement plus proche de la Chine, version simplifiée, mais suffisante pour comprendre. La polarisation est violente et se reflète dans tout : les manuels scolaires, les journaux télé. Ici, la politique, c'est de l'identité. Nationalisme, histoire, langue... tout est chargé.

Règle tacite : ne dis jamais que Taïwan est "la Chine". Même par erreur. Tu perdras une confiance que tu ne savais même pas avoir gagnée.

Pour autant, la participation civique est forte. Les gens s'impliquent. Ils votent, manifestent, pétitionnent, débattent. L'esprit démocratique vit dans les lois, mais aussi dans les comportements. Mais ce n'est pas l'utopie : la justice, bien que techniquement indépendante, est lente, opaque, vieillotte. Les affaires civiles, logement, contrats, litiges commerciaux, peuvent traîner des mois, voire des années.

Et à moins d'être fluent en mandarin ou accompagné d'un excellent traducteur, naviguer dans le système judiciaire relève du labyrinthe. Le Judicial Yuan, qui chapeaute tout, ne se casse pas la tête pour simplifier la vie des étrangers.

Formulaires en chinois, pas de traduction officielle, zéro compassion : attends-toi à de la procédure pure.

À éviter : signer un document en chinois sans traduction intégrale. Peu importe la sympathie apparente de ton bailleur, employeur ou agent. Ici, un contrat est gravé dans le marbre.

Sur le papier, Taïwan garantit la liberté d'expression, de réunion et de manifestation. Et, pour être juste, ces droits sont exercés. Tu verras des marches, des pides, des manifs syndicales, même contre des projets d'urbanisme. La police garde ses distances. Pas de gaz lacrymo par défaut. La contestation est tolérée, voire attendue.

Vie privée numérique ? En progrès. Mais ne sois pas naïf. La surveillance existe. LINE, l'appli de messagerie n°1, n'est pas chiffrée de bout en bout par défaut. Taïwan ne construit pas un État espion façon Chine, mais le cadre légal reste imparfait. La protection des données avance, mais n'est pas hermétique.

Astuce de survie : utilise Signal ou ProtonMail pour tout échange sensible. Ce n'est pas de la parano, c'est de l'hygiène numérique.

Sur le plan des libertés sociales, Taïwan est en tête en Asie. Mariage pour tous depuis 2019, protections légales solides, drapeaux arc-en-ciel bien visibles à Taipei. Mais socialement, c'est contrasté. L'acceptation varie selon l'âge, la région, la famille. Dans les campagnes, on tolère plus qu'on ne comprend.

Et oui, tu peux manifester ici sans disparaître. Tu peux critiquer le gouvernement. Tu peux brandir une pancarte. Mais ne confonds pas liberté et indifférence : les Taïwanais tiennent à leur statut fragile. L'indépendance, c'est un sujet à manier avec nuances... ou à éviter complètement.

Les médias ? Ne crois jamais un titre sans te demander qui a payé pour le diffuser. Le paysage est une guerre de biais. Chaque chaîne a son camp, parfois marqué au fer rouge. Couverture neutre ? Exception. TVBS, Apple Daily, SET News... chacun filtre la réalité.

Le journalisme indépendant existe, petits médias numériques, sous-financés. Ils méritent d'être soutenus, mais restent confidentiels. La majorité s'informe via la télé ou LINE : court, sensationnel, émotionnel.

À éviter : prendre un seul article pour parole d'évangile. Recoupe. Consulte aussi des sources anglophones comme *Taipei Times* ou *Focus Taiwan*, mais garde en tête que même elles ont leurs filtres.

La censure officielle n'existe pas, mais l'autocensure, oui. Surtout sur la Chine. Les journalistes savent où sont les lignes rouges. Les entreprises protègent leurs accès au marché chinois. Le gouvernement ne te fera pas taire, mais la pression diffuse circule, notamment dans l'université, l'art, les médias.

La corruption ? Plus basse que dans la majorité de l'Asie, mais pas absente. Le Control Yuan enquête, et tous les quelques années, un scandale éclate : pots-de-vin dans le BTP, appels d'offres truqués, fonds publics détournés. Les lanceurs d'alerte sont protégés sur le papier, mais dans les faits... l'isolement est fréquent.

Conseil d'initié : si tu fais du business ici, immobilier, BTP, marchés publics, trouve-toi un partenaire local qui connaît la carte officielle du pouvoir. Tu gagneras en temps et en tranquillité.

En résumé : la scène politique taïwanaise est pluraliste, passionnée, imparfaite. Plus libre que presque partout en Asie, mais pas sans aspérités. Les institutions démocratiques fonctionnent, pas toujours pour toi. Tes droits sont réels, mais la culture reste incontournable. Tu peux t'exprimer sans crainte, à condition de savoir quand écouter plus que parler.

Taïwan n'est pas une étape sur ton "bingo expat". C'est une démocratie qui a gagné ses cicatrices. Respecte ça, et tu ne feras pas que vivre ici. Tu comprendras pourquoi tant choisissent d'y rester.

## 1.5 Fractures sociales et tensions

De l'extérieur, Taïwan brille : rues propres, criminalité faible, infrastructures solides. Mais gratte un peu, et tu verras les fissures. Pas spectaculaires, mais persistantes. Comme des microfêlures dans une structure qu'on préfère ne pas admettre vieillissante et inégale.

Géographiquement, la richesse se concentre sur la côte ouest, Taipei, Taichung, Tainan, Kaohsiung. C'est là que sont les emplois, les hôpitaux, les universités. Pars à l'est, Hualien, Taitung, villages de montagne, et l'histoire change : cliniques délabrées, bus irréguliers, moins d'écoles, moins d'options. Ce n'est pas que l'État les oublie volontairement : c'est que les budgets suivent les votes, et les investissements suivent les retours. Les deux coulent vers l'ouest.

Règle tacite : les habitants de l'est plaisantent souvent en disant qu'ils vivent à Taïwan... mais pas celui des cartes postales. Écoute-les. Ce n'est pas que de l'humour. La fiscalité n'arrange rien. Les zones urbaines, avec leurs revenus déclarés plus élevés et leur densité fiscale, financent plus de services publics. Les communautés rurales reçoivent moins, même quand leurs besoins sont plus grands. Pas de vraie décentralisation : les petites villes ne décident pas facilement où va l'argent. Elles attendent, elles demandent, et souvent, elles sont oubliées.

Et puis il y a ceux qu'on ne met jamais en vitrine : les peuples autochtones. Seize tribus officiellement reconnues, chacune avec sa langue, sa culture, son territoire. Mais la reconnaissance n'est pas le pouvoir. Les droits fonciers sont fragiles. La représentation politique est surtout symbolique. Les festivals sont mis en avant, mais les réalités, pauvreté, chômage, inégalités de santé, restent invisibles pour beaucoup d'électeurs urbains.

Conseil d'initié : si tu assistes à un événement autochtone, ne le traite pas comme un safari. Apprends le nom de la tribu. Demande leur langue. Montre que tu n'es pas là juste pour les photos.

Les travailleurs migrants, majoritairement d'Indonésie, des Philippines, du Vietnam, sont le moteur silencieux des soins aux personnes âgées, de la construction et de l'industrie. Et parmi les plus exploités. Contrats rigides, salaires souvent sous le minimum légal, jours de repos rares, abus rarement signalés. Tu les verras à scooter à l'aube, dans les hôpitaux, sur les échafaudages. Mais jamais dans les cercles expats. Ils vivent dans un Taïwan parallèle : présents physiquement, effacés socialement.

Linguistiquement, Taïwan est riche, mais dominé. Le mandarin est la langue commune, enseignée à l'école, utilisée par l'administration, diffusée à la télévision. Mais dessous, il y a le hoklo (hokkien), le hakka, et les langues austronésiennes. Ce ne sont pas des reliques : ce sont des identités vivantes. Pourtant, les parler ouvertement, surtout le hokkien, porte encore les cicatrices de la loi martiale, où ils étaient réprimés.

À éviter : appeler le mandarin “le chinois”. Les locaux comprennent, mais politiquement, c'est chargé. Dis “guoyu” ou “mandarin”. Ça prouve que tu écoutes. L'urbanisation creuse un autre fossé. Taipei est efficace mais saturée. Les loyers montent. Les espaces verts reculent. Les tours s'élèvent plus vite que les logements sociaux. Les familles sont repoussées en périphérie. Les jeunes restent chez leurs parents plus longtemps, par contrainte, pas par choix. Pendant ce temps, les campagnes se vident. Les écoles ferment. Les commerces meurent. Seuls les temples tiennent, et eux aussi peinent à trouver des bénévoles.

Dans les zones montagneuses et autochtones, les infrastructures sont fragiles. Routes qui s'effondrent pendant les typhons, cliniques sans personnel, écoles servant d'abris. En cas d'urgence, l'État arrive plus lentement. Pas par malveillance : par éloignement. Les collectes et les bénévoles comblent les trous.

La religion n'est pas un simple bruit de fond : elle est tissée dans la vie publique. Officiellement, l'État est laïque. En pratique, les temples sont des centres de pouvoir : ils financent des campagnes, arbitrent des conflits locaux, soutiennent des programmes sociaux. Bouddhisme, taoïsme, cultes populaires... souvent mêlés. Les temples organisent la charité, les festivals, l'aide en cas de catastrophe. Ici, la foi a des bras. Astuce de survie : en emménageant dans un quartier, participe au prochain festival du temple local. Présente-toi. Tu gagneras plus de capital social qu'avec n'importe quel formulaire administratif.

Le christianisme progresse, doucement, sûrement, surtout chez les jeunes et en milieu urbain. Les églises offrent communauté, échanges linguistiques, parfois même des opportunités d'emploi. Pas majoritaires, mais visibles. Et elles redessinent certains réseaux sociaux, surtout chez les familles de classe moyenne et les étudiants revenus de l'étranger.

Puis il y a l'histoire qu'on n'enseigne pas toujours de la même façon : la loi martiale, le White Terror (1947–1987). Quarante ans de régime autoritaire. Surveillance, arrestations, disparitions. Familles réduites au silence. Des générations entières à qui on a appris à ne pas poser de questions. La démocratie qui a suivi est réelle et dynamique, mais cette ombre reste. Beaucoup d'aînés n'en parlent pas. Certains ignorent même leur propre histoire familiale.

Les musées et manuels évoluent lentement. La Commission de justice transitionnelle a été créée pour affronter ce passé. Des monuments ont disparu, des rues ont changé de nom. Mais les blessures restent, surtout dans les communautés autochtones et rurales qui ont cumulé colonisation et contrôle d'État.

Règle tacite : ne demande pas à un aîné “quand es-tu venu à Taïwan ?” sauf si tu sais qu'il n'est pas autochtone. C'est une mine politique sous un vernis d'innocence. L'identité nationale est toujours en négociation, dans les musées, en politique, dans les familles. Qui fait partie du “nous” ? Que garde-t-on en mémoire ? Dans quelle langue raconte-t-on l'histoire ? Ce ne sont pas des débats théoriques : ils façonnent les politiques, les votes, et même les interactions dans la rue.

En tant qu'expat, on ne te demandera pas de répondre à ces questions. Mais on te jugera sur le fait que tu les as remarquées. C'est une société soudée par la coopération... mais traversée de lignes de fracture qu'elle ne nomme pas toujours. Vis assez longtemps ici, et tu les sentirás toutes.